

Christianisme byzantin

Trésors inconnus de la littérature byzantine des IX^e-X^e siècles

Peter Van Deun



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/asr/838>

DOI : [10.4000/asr.838](https://doi.org/10.4000/asr.838)

ISSN : 1969-6329

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2010

Pagination : 273-278

ISBN : 978-2-909036-37-3

ISSN : 0183-7478

Référence électronique

Peter Van Deun, « Trésors inconnus de la littérature byzantine des IX^e-X^e siècles », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses* [En ligne], 117 | 2010, mis en ligne le 26 janvier 2011, consulté le 19 juillet 2024. URL : <http://journals.openedition.org/asr/838> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/asr.838>

Le texte et les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés), sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Chaire : Christianisme byzantin

Conférences de M. Peter Van Deun
Katholieke Universiteit Leuven, Belgique
Directeur d'études invité

Trésors inconnus de la littérature byzantine des IX^e-X^e siècles

Au mois de mars 2009 nous avons été invité comme Directeur d'études à l'École pratique des hautes études, à la Section des sciences religieuses ; nous voudrions remercier vivement nos collègues Catherine Jolivet-Lévy et Bernard Flusin de nous avoir donné l'occasion de consacrer quatre conférences au thème *Trésors inconnus de la littérature byzantine des IX^e-X^e siècles*.

Nous nous sommes concentré sur Métrophane de Smyrne et sur le Florilège Coislin.

À Métrophane, nous avons récemment consacré un article où nous avons présenté quelques découvertes importantes à son propos¹.

Le point de départ a été un *Commentaire sur l'Écclésiaste* comptant 360 pages de texte grec et édité par J. Noret et G. Ettliger (CPG 7950)². L'œuvre n'est conservée que dans quatre manuscrits : le *Hierosolymitanus*, *Sabaiticus* 579, de la fin du XII^e siècle ; le *Neapolitanus*, *Bibliotheca Nationalis* II B 13, dont la première partie a été achevée par le jésuite Pierre Poussines à Rome dans la seconde moitié du XVII^e siècle ; le *Parisinus*, *Coislinianus* 57, transcrit probablement à Constantinople dans la première moitié du X^e siècle ; le *Romanus*, *Casanatensis* 198, datant du deuxième quart du XIV^e siècle. Les éditeurs n'arrivent ni à identifier l'auteur ni à fixer sa datation de manière convaincante ; ce qui est sûr, est que l'auteur du texte ne peut être identifié ni avec Grégoire de Nysse, ni avec l'énigmatique Grégoire d'Agrigente, deux noms qui sont attestés dans la tradition manuscrite. Selon Ettliger et Noret, l'œuvre daterait des années 530-630 et aurait été achevée à Alexandrie.

Dès la première lecture du texte, nous étions frappé par plusieurs particularités ; en effet, il se caractérise par un bon nombre de mots rares et d'expressions caractéristiques, qui parfois ne se lisent pas ailleurs dans la littérature grecque, ainsi que par quelques particularités de la grammaire et de l'orthographe. Donnons quelques exemples : S. Paul cité comme Παῦλος ὁ μέγας ἀπόστολος ; l'auteur

1. « La Chasse aux trésors : la découverte de plusieurs œuvres inconnues de Métrophane de Smyrne (IX^e-X^e siècle) », *Byzantion* 78 (2008), p. 346-367.

2. *Pseudo-Gregorii seu Pseudo-Gregorii Nysseni Commentarius in Ecclesiasten (Corpus Christianorum. Series Graeca, 56)*, Turnhout-Louvain 2007.

de l'*Ecclésiaste* caractérisé comme ὁ σοφὸς Ἐκκλησιαστής; en caractérisant le Créateur, notre auteur utilise parfois une expression assez rare, revenant au vieux poète Pindare et citée sous la forme dorique ἀριστοτέχνας; le Verbe est ταυταληθής, “celui qui est tout vérité”; Jésus-Christ devenu homme ou crucifié δι’ ἄφατον ἔλεον; le verbe παρεμπεδόω, extrêmement rare, utilisé dans le sens de “confirmer” ou “corroborer”; la formule ἀμέσως ἐπήγαγεν (rarement φησὶν), “le texte ou l’auteur continuait” ou “ajoutait immédiatement, sans aucune rupture”; la combinaison ἀμέλει τοίνυν, “et en effet”, “et certes”, “quoi qu’il en soit, donc”; les formules similaires μονονουχὶ (γάρ) φησιν, μονονουχὶ φάσκων ὡς et μονονουχὶ λέγων ὡς; la formule ὡς εἶναι τοιοῦτον σαφῶς τὸ λεγόμενον; l’expression τὰ ἀνδάνοντα (τῷ) θεῷ; les mots extrêmement rares Χριστόθεν, θνητῆς, πονηροβουλία et πονηροπραξία.

Nous avons découvert que ces mêmes caractéristiques se rencontrent dans trois autres textes, restés anonymes jusqu’ici.

Il y a d’abord les *Homélies sur S. Jean et S. Matthieu*, éditées par K. Hansmann³; l’œuvre, qui n’est pas conservée dans son intégralité, compte actuellement environ 200 pages de texte; elle a été transmise dans un *codex unicus*, le *Londinensis*, *British Library*, *Additional* 39605, datant probablement de la première moitié du x^e siècle; il est important de signaler ici que le nom de l’auteur du texte a été gratté et est devenu malheureusement illisible.

Puis, on a relevé la *Διάλεξις κατὰ Ἰουδαίων* éditée par M. Hostens (*CPG* 7799)⁴. Il s’agit d’un *Traité contre les Juifs*, comptant actuellement 285 pages de texte grec, donc d’une longueur exceptionnelle par rapport aux autres textes anti-juifs. Tout comme pour les *Homélies*, le *Contra Iudaeos* n’est conservé que dans un seul manuscrit, le *Florentinus*, *Mediceus-Laurentianus* Plut. VII, 1, qui date certainement du x^e siècle, probablement de la première moitié. Le texte renferme quelques indices chronologiques permettant de le dater assez précisément: l’année 907-908, donc sous le règne de Léon VI.

Finalement, on est arrivé à la *Θεογνωσία* (*CPG* 3223). À trois reprises dans les *Homélies*, l’auteur renvoie à ce texte qu’il avait rédigé en Crimée. De cette *Θεογνωσία* ne sont conservés que quelques extraits dont les plus importants se lisent dans la *Panoplia dogmatica* d’Euthyme Zygadène, achevée entre 1115 et 1118; là, les fragments cités sont attribués à Grégoire de Nysse. À côté d’Euthyme Zygadène, on ajoutera plusieurs autres témoins indirects de l’œuvre qui sont datés des xii^e, xiii^e, xiv^e et xv^e siècles. On notera également que l’*Adversus Iudaeos* n’est pas la *Theognosia*.

Il est clair que les quatre textes sont issus d’une seule plume; cette thèse est confirmée par des éléments touchant par exemple au contenu des textes, par leurs sources, par la manière de citer l’Écriture et par des similitudes de langue, tout à fait probantes, et par un renvoi interne d’un texte à l’autre.

3. *Ein neuentdeckter Kommentar zum Johannesevangelium. Untersuchungen und Text Forschungen zur christlichen Literatur- und Dogmengeschichte* 16, 4/5 (Paderborn 1930).

4. *Anonymi auctoris Theognosiae (saec. IX/X) Dissertatio contra Iudaeos, Corpus Christianorum. Series Graeca* 14 (Turnhout-Louvain 1986).

Nous avons même pu aller plus loin : l'auteur de ces quatre œuvres est Métrophane, métropolite de Smyrne, qui sort ainsi complètement de l'ombre de l'histoire. Notre découverte est due à un *Commentaire sur l'Ecclésiaste*, conservé en géorgien et fait par Jean Č'imč'imeli, qui a travaillé au XII^e-XIII^e siècle ; le texte géorgien est disponible dans une édition qui se retrouve très rarement dans nos bibliothèques et qui est entièrement en géorgien, ce qui a empêché qu'elle soit connue et étudiée par les chercheurs ; l'édition est due à Kornelii Kekelidze et s'intitule *Commentarii in Ecclesiastem Metrophanis, Metropolitae Smyrnensis (Monumenta Georgica. Publicationes Universitatis Tphilisensis, I, Scriptores Ecclesiastici, 1)*, Tiflis, 1920. Métrophane de Smyrne en est l'auteur, dit le titre du texte explicitement ; de plus, la comparaison que nous avons faite entre le texte géorgien de Kekelidze et la version grecque de Ettliger et Noret, nous a permis de conclure qu'il s'agit du même texte. On a ainsi la preuve ultime de l'identité de l'auteur de tous ces textes.

Métrophane est mal connu. Il a été nommé sur le siège de Smyrne au milieu du IX^e siècle ; lors du Synode de 859, il s'est rangé du côté d'Ignace, et cette position a fait qu'il a été incarcéré, avec Ignace, et exilé dans la presque île de Crimée. En 867, il suivit Ignace dans son retour ; il fut une des figures les plus marquantes du concile antiphotien de 869-870, lequel lui a permis de récupérer son siège. Mais malheureusement pour Métrophane, il fut déposé avant le Synode de 879-880 et exilé de nouveau en Crimée. Il est mort avant le mois d'octobre 912.

Son œuvre littéraire, telle qu'elle est conservée, est restée assez modeste ; nos recherches nous ont permis de trouver, sous forme imprimée, les œuvres suivantes : un nombre de canons liturgiques ; l'*Hymne sur la Trinité* ; une lettre adressée à Manuel, patrice et λογοθέτης τοῦ δρόμου ; un *Commentaire sur les Épîtres Catholiques* dont on connaissait déjà depuis longtemps l'existence, car Jean Bekkos en a cité un fragment (sur la base d'un manuscrit appartenant à la bibliothèque du monastère de Dionysiou, l'*Athous Dionysiou* 227, du XV^e siècle, trois autres fragments de ce *Commentaire* ont été édités par B. Georgiadès à la fin du XIX^e siècle) ; la *Laudatio archangelorum Michael et Gabriel (BHG 1292)* dont nous préparons l'édition critique ; la *Laudatio Polycarpi Smyrnensis (BHG 1563)*, dont une édition critique, établie par nos soins, est sous presse.

Des recherches dans les catalogues nous ont permis d'ajouter encore quelques autres œuvres, inédites, qui tout probablement reviennent elles aussi au métropolite de Smyrne : sa profession de foi épiscopale au moment de son ordination, conservée dans un seul manuscrit, du XVI^e siècle (édition sous presse) ; un *Commentaire sur les Psaumes* dont on trouve beaucoup de fragments dans les chaînes exégétiques grecques du Psautier ; un *Commentaire sur l'Hexaéméron*, conservé dans des manuscrits qui appartiendraient à la bibliothèque du monastère du Pantokrator au Mont Athos.

Métrophane, dont les œuvres n'ont pas circulé abondamment à cause d'une sorte de *damnatio memoriae* qu'il a subie, n'est plus l'auteur abandonné à l'oubli et vivant dans l'ombre du grand Photius ; il est maintenant devenu une des personnes

les plus importantes de la seconde moitié du IX^e et du début du X^e siècle ; de quelques pages de grec dont on disposait auparavant, on est maintenant passé à des centaines de pages, qui, tout au long, témoignent de la grande érudition et de l'originalité de leur auteur.

De ces qualités témoignent les fragments qu'on a lus ensemble, permettant de faire connaissance de cet auteur très fécond et de le remettre dans son *Sitz im Leben*. Il s'agit de : l'*Homélie* I, 2 sur l'Évangile de Saint Jean, où il exprime sa volonté de faire œuvre nouvelle et personnelle ; le texte intégral de la *Professio fidei*, qui est restée très neutre, se rattachant au vocabulaire technique trinitaire typique des Cappadociens ; des parties de la cinquième et de la septième *Homélie* sur S. Jean et S. Matthieu, avec des extraits où il est question d'une affaire de chasteté (il s'agit de l'affaire de la tétragamie de Léon VI) ; quelques passages pris au *Dialogue contre les Juifs*, une œuvre qui se caractérise par une grande richesse.

Le second grand thème dont nous avons traité lors de nos séminaires, concerne le Florilège Coislin, et, plus particulièrement, la lettre gamma de l'anthologie ; c'est à Marcel Richard que revient le mérite d'avoir relevé pour la première fois l'importance de ce florilège⁵.

Cette large anthologie, de type alphabétique, a été compilée vraisemblablement à la fin du IX^e ou au début du X^e siècle. En effet, les témoins les plus anciens datent du X^e siècle et le texte le plus récent cité dans le florilège est la *Lettre 57* de Théodore Studite, adressée à son oncle Platon et envoyée soit en 797, soit en 809-811 (en tout cas avant la mort de Platon en 814).

On connaît trois recensions différentes du *Florilegium Coislinianum*.

La première recension n'est connue que par le seul *Parisinus*, *Coislinianus* 294, datable du XI^e-XII^e siècle (de là le nom du florilège).

La deuxième recension est un peu plus courte que la première, et n'est transmise que par quatre témoins ; les plus anciens, tous deux du X^e siècle, sont l'*Atheniensis*, *Bibliothecae Nationalis* 464 et le *Parisinus gr.* 924 ; tout récemment, nous avons découvert ou redécouvert deux témoins nouveaux de cette deuxième recension : d'un côté il s'agit du *Bruxellensis*, *Bibliothèque royale de Belgique* IV 881, achevé à Venise par Jean Katelos en 1542 (ce manuscrit est identique à l'ancien manuscrit *Cheltenham*, collection *Phillipps* 3080 que M. Richard considère comme égaré), de l'autre côté on a le *Parisinus gr.* 1096,

5. *Florilèges spirituels grecs*, dans *Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique*, V, Paris, 1962-1964, col. 484-486, repris dans M. RICHARD, *Opera minora*, I, Turnhout-Louvain, 1976, n° 1. Ce qui suit, résume les résultats auxquels nous avons abouti dans un article que nous avons publié avec nos collègues louvanistes Caroline Macé, Erika Gielen et Ilse de Vos : « L'Art de compiler à Byzance : la Lettre Γ du Florilège Coislin », *Byzantion* 78 (2008), p. 159-223 (où on trouvera toute la littérature antérieure) ; on ajoutera l'article de Tomás Fernández qui prépare chez nous une thèse de doctorat sur le Florilège Coislin : « Un auteur inconnu dans le Florilège Coislin : Léonce de Damas », *Sacris Erudiri* 47 (2008), p. 209-221. À Louvain, l'édition critique des lettres alpha et bêta est actuellement en chantier.

du *xvi*^e siècle ; ces deux témoins récents descendent, indépendamment l'un de l'autre, de l'*Atheniensis*. Globalement, le texte de la deuxième recension est meilleur que celui de la première version.

La troisième recension donne une version assez abrégée, omettant un bon nombre de chapitres et raccourcissant beaucoup d'autres ; elle est conservée dans une quinzaine de manuscrits, parmi lesquels plusieurs témoins partiels. Ne donnons que les manuscrits les plus importants. Le témoin le plus ancien est le *Mediolanensis, Ambrosianus* Q 74 sup. (681), du *x*^e siècle ; puis il y a une série de manuscrits datant de la seconde moitié du *xiii*^e ou du *xiv*^e siècle : l'*Athous, Iviron* 38, daté de 1281-1282, et l'*Argentoratensis, Bibliothecae Nationalis et Universitatis gr.* 12, achevé en 1285-1286, transcrits tous les deux par le prêtre Syméon Kalliandrès ; l'*Atheniensis, Bibliothecae Nationalis* 329 qui date de la fin du *xiii*^e ou du début du *xiv*^e siècle ; et le *Vaticanus graecus* 491, de la seconde moitié du *xiii*^e siècle.

Il est clair que le *Florilegium Hierosolymitanum* est un témoin supplémentaire et important du *Florilegium Coislinianum* ; le manuscrit majeur en est le *Hierosolymitanus, Sancti Sepulchri* 15, du *x*^e ou du *xi*^e siècle. Dans son état actuel, le *Florilegium Hierosolymitanum*, qui présente, pour chaque στοιχεῖον, une version abrégée de quatre florilèges préexistants, notamment trois florilèges damascéniens et le *Florilegium Coislinianum*, sans mélanger ceux-ci, mais en évitant les doublets, ne contient que les στοιχεῖα A à E du Florilège Coislin.

Nous nous sommes surtout concentré sur la lettre gamma du Florilège Coislin, en relevant le contenu de cette section, l'usage des sources et la relation qui unit cette anthologie avec d'autres collections byzantines.

La première recension du στοιχεῖον Γ est divisée en onze chapitres, contenant des extraits pris à la Bible et aux Pères, tels que Maxime le Confesseur, Cyrille de Jérusalem, Grégoire de Nazianze, Évagre le Pontique, Grégoire de Nysse, le Pseudo-Chrysostome et Jean Climaque. La sélection des thèmes est arbitraire, les mots essentiels étant γεγεννημένοι, (πύρινα) γλωσσα, γλωσσα / γλωσσώδης, γέεννα, γνωρίζειν, μονόγαμοι / δίγαμοι, γάμος, γυναῖκες (πονηραί), γονεῖς, γαστριμαργία et γέλως.

Il est clair que le Florilège Coislin constitue un témoin important et ancien, indirect il est vrai, d'un bon nombre de Pères grecs et d'auteurs byzantins anciens ; il contient des citations prises à une bonne cinquantaine d'auteurs ; on notera un bon nombre de textes mal connus ou inconnus ; nous avons relevé l'énigmatique Léonce de Damas, plusieurs fragments pseudo-chrysostomiens, une collection anonyme de vingt-cinq chapitres anti-juifs transmise, entre autres, par le florilège Coislin (chapitre iota), Anatole de Laodicée (*iii*^e siècle, un fragment sur la fête de Pâques), Cosmas Vestitor, un auteur situé vaguement dans le *viii*^e siècle et connu pour ses éloges et pour ses homélies sur la Dormition (dans la quatrième lettre du florilège, on lit un fragment centré sur les larmes), un fragment attribué à un prêtre Grégoire revenant, au moins pour une petite partie, à Astérius, *Homilia* 14, 8, 4, le moine Mar cien de Bethléem, auteur ascétique du *iv*^e siècle, le fragment de Théodore Studite déjà mentionné, etc. Il est clair que le Florilège

Coislin constitue un témoin important pour un bon nombre de textes, souvent antérieur à nos manuscrits les plus anciens des textes en question.

Nous avons comparé le στοιχεῖον Γ du florilège avec deux autres grands florilèges : d'une part les *Sacra Parallela* (CPG 8056), regardés jusqu'ici comme le florilège spirituel dont descendent toutes les autres anthologies du même genre, et de l'autre part le florilège sacro-profane connu comme les *Loci Communes* du Pseudo-Maxime et daté probablement du IX^e ou du X^e siècle (CPG 7718). Il ressort de cette comparaison que les *Sacra Parallela* sont indépendants des deux autres florilèges, qui sont en revanche clairement apparentés l'un à l'autre ; en effet, les *Loci Communes* dépendent probablement du Florilège Coislin, du moins pour ce qui est des extraits qui sont communs à ces deux florilèges, tandis que l'inverse est exclu ; plusieurs indices permettent de dire que les *Sacra Parallela* n'ont pas pu servir d'intermédiaire entre la source d'une part et les *Loci Communes* et le Florilège Coislin d'autre part, ce qui augmente l'importance du *Florilegium Coislinianum*, qui semble avoir joué un rôle central et indépendant dans la tradition des anthologies spirituelles à Byzance.